

Magali Herbert

Les affamés

Nouvelle

—C'est marrant, ça me rappelle quelque chose.

—Hum ? Quoi ?

—Le coca.

Eric jette un coup d'œil sur le verre qu'Isabelle tient à hauteur des yeux.

—Tes vacances à Acapulco ? hasarde-t-il.

—Je ne suis pas allée à Acapulco.

—L'eau de ton jacuzzi la dernière fois qu'on a plongé dedans tout habillé ?

—Non, non ! Je pense à quelque chose de doux, de moelleux, de chaud...

—La truffe de ton labrador ?

—J'y suis ! Ça me rappelle Philippe !

—Philippe ?

—Mon petit ami. Sa peau noire, chaude, parfumée. Regarde le coca, les trois nuances de brun, l'ocre, le terre de sienne, l'ombre brûlée. Eh bien, sa peau, c'est tout pareil.

—Et les bulles ?

Isabelle repose son verre d'un geste agacé. Le bruit claque, les glaçons tintent, les bulles dansent. « Pauvre Philippe ! », songe Eric.

—Tu sais quel est ton problème ? fit Isabelle.

Eric avance le menton, tout sourire.

—Non, ma douce et tendre amie.

—Ton problème, c'est que tu n'as jamais goûté à la saveur d'une peau colorée. Quand tu te seras enivré d'un autre parfum, tu sauras lire ton avenir dans un verre de coca.

—Et tu vois Philippe dans ton avenir ? demande Eric d'un air sceptique.

—Non. Mais j'aurais pu.

Rassuré, Eric regarde la foule ; le seul spectacle dont il ne se lassera jamais, se plaît-il à dire. Ce flot incessant stimule sa curiosité, aiguise ses sens. Comme un photographe fou, il note une multitude de détails, enregistre des centaines d'images, s'amuse à les arracher du mouvement, à les épingle sans pitié dans une fixité mortelle. Un bras ballant, une écharpe bleue et jaune, deux corps qui se croisent et s'emmêlent l'espace d'une seconde, un regard échangé, un rire, un visage vide. Il sourit. Il aime contempler Paris de la terrasse d'un café.

—Tu sais, je crois que vivre, c'est aimer, dit-il brusquement.

—C'est toi qui dis ça ? Toi, le célibataire le plus endurci de Paris et de Navarre !

Eric soupire, prend l'air philosophe.

—Faut-il vivre en couple pour savoir aimer ?

—Ça aide, rétorque Isabelle.

—Foutaise ! Le couple est une aberration, une absurde et aberrante aliénation. Nous ne sommes pas faits pour ça. S'aimer pour la vie... Quelle douce illusion ! En aucun cas, nous en sommes capables. D'ailleurs, je ne suis pas loin de penser que l'amour – et j'entends par là l'amour de notre prochain – nous est génétiquement interdit.

Isabelle se tourne vers lui, stupéfaite.

—Je n'ai jamais entendu pareille idiotie ! s'indigne-t-elle.

—Allons donc, nos gènes regorgent d'agressivité. C'est dans notre nature de haïr ? Connais-tu un seul couple qui ne se soit pas déchiré au

final ? Tiens, prenons les choses sous un autre angle. Une fille comme toi, généreuse, épanouie, pleine de vie, passionnée...

—Pas de flatteries, s'il te plaît.

—Je disais : une fille comme toi, pulpeuse, intelligente, courageuse... (Isabelle lève les yeux au ciel.) Enfin, est-ce qu'une fille comme toi pourrait rester célibataire si l'amour existait ?

—Tu cherches à te caser, ou quoi ?

—Non, non, écoute-moi, c'est très sérieux. Nous sommes une race de prédateurs, individualistes et égoïstes. Crois-moi, l'amour est une chose cohérente. Et regarde autour de toi. Regarde-les, tous ces gens, comme ils évoluent, comme ils feignent, comme ils s'évitent, comme ils se fuient. Tu vois de la cohérence dans tout ça ? De l'habileté, tout au plus, mais de la cohérence, certainement pas. Chacun mène son chemin sans s'occuper de l'autre.

—Tu y vas un peu fort, s'insurge Isabelle. Il y a des couples, des familles, des amants qui s'aiment quand même.

—Penses-tu ! Ils ont besoin l'un de l'autre, c'est tout.

—Et le coup de foudre ?

—Du désir, rien que du désir !

—Et l'amour d'une mère pour son enfant, comment tu appelles ça ?

—L'instinct de conservation. Elle perpétue la race.

—Quel odieux personnage ! s'écrie Isabelle. Si je ne te connaissais pas mieux, je dirais que tu es l'homme le plus égoïste que je connaisse !

Isabelle tique, jette à son ami un regard amusé.

—Tu *es* l'homme le plus égoïste que je connaisse ! rectifie-t-elle en riant. Elle réfléchit un instant.

—Attends, n'as-tu pas dit tout à l'heure que vivre, c'est aimer ?

—C'est là que réside le paradoxe ! s'exclama Eric, emphatique. Nous voulons aimer, nous désirons aimer, de tout notre être, de toute notre âme. Car au fond de nous, nous savons que l'amour est l'élément vital, la clé de

l'énigme. Seulement, nous ne parvenons qu'à nous abuser. Nous n'aimons que dans les limites de notre propre plaisir. Nous aimons sous condition, nous aimons par profit. Regarde, là-bas, cette vieille qui ramasse son caniche, qui le porte pour traverser la rue. As-tu vu regards plus meurtriers ? Elle étriperait le premier qui oserait toucher à un poil de son chien. Crois-tu qu'elle mettrait autant de ferveur à défendre son voisin ? Non, trop difficile, trop risqué ! Mais vivre sans amour est pire, alors... le caniche fait l'affaire.

Isabelle pouffe.

—Et lui ? dit-elle en désignant un jeune homme. Beau garçon, beau costard, belle mallette. Pressé, précis, volontaire, efficace...

—Ah ! Lui c'est le jeune loup courant après la Grande Louve. Ce qu'il aime le plus au monde, c'est la réussite. Il couche avec chaque nuit et coure après tout le jour. Il ne vit que pour elle.

—Je vois, chacun s'invente son amour.

—Tu as compris.

—Et toi, minaude-t-elle, c'est quoi ton amour ?

—L'amour propre.

Isabelle éclate de rire.

—Au moins, tu es réaliste ! Ecoute, cette conversation est passionnante mais c'est l'heure de mon rendez-vous. Tu m'attends ? Je n'en ai pas pour longtemps.

Isabelle ôte ses lunettes de soleil, secoue sa crinière, rajuste sa jupe d'une façon peu féminine mais efficace et lance :

—Tu sais, tu as beau être le garçon le plus égoïste que je connaisse, tu restes quand même celui que je préfère. Dieu sait pourquoi, d'ailleurs !

Sur ce, elle s'en va, légère. Eric sourit, il adore son humour et encore plus la façon qu'elle a de mettre en valeur ses longues jambes. Il la regarde disparaître, happée par la foule. Puis, son regard dévie sur les tables

voisines, s'attarde sur les caresses d'un couple impudique, musarde le long des corps souples de trois adolescentes enivrées de soleil.

—On est tous des affamés de l'amour, mais on ne sait pas mordre.

Surpris, Eric se tourne vers celle qui vient de parler d'une voix chaude, envoûtante. Des yeux émeraudes, un visage d'ange, des lèvres de poupée ; Eric est conquis. Son regard tombe sur les deux mains sages, croisées sur la table, devant une tasse de café. Il note la délicatesse des poignets, la finesse des doigts. Attiré par le mouvement d'un muscle à la base du cou, il remonte le long de la fragile colonne de marbre rose, atterrit sur le velouté d'une oreille ciselée, glisse sur la rondeur d'une joue, se perd dans l'ombre d'un sourire. Il ouvre la bouche, la referme aussitôt. Pour la première fois de sa vie, Eric ne sait pas quoi dire.

« Alors là, c'est le bouquet ! J'ai oublié mon agenda. » Isabelle jette un coup d'œil à sa montre. Elle a le temps de le récupérer. En quelques foulées, elle traverse l'avenue, ignorant la tempête de coups de klaxon qu'elle déclenche. Elle repère la table d'Eric et se fige. Eric est là, immobile. En face, une femme très belle qui lui sourit. Isabelle cherche une chaise à tâtons et s'y assoit sans remarquer la mine indignée de sa voisine. Comment le pourrait-elle ? Elle ne voit plus que cette femme. Et son regard. Son regard à lui.

—Vous avez du feu ?

Eric plonge. Elle se penche vers la flamme, aspire. Des volutes de fumée s'échappent. Une de ses mèches tombe sur sa joue. Elle ne la replace pas. Eric s'éclaircit la voix.

—Pour... pourquoi avez-vous dit cela, tout à l'heure, bégaié-t-il.

—On est tous des affamés de l'amour, mais on ne sait pas mordre ?

—Oui. Cette phrase.

Elle hausse les épaules, fait la moue.

—Parce que je pense que vous avez raison : on ne sait pas aimer.

Elle sourit.

—Toutefois, poursuit-elle, je ne pense pas que ce soit une question de génétique. Je pense qu'aimer est la chose la plus difficile à faire et l'expérience à laquelle nous sommes le moins préparés. Et c'est peut-être parce que c'est si difficile qu'on éprouve un tel besoin d'amour. A moins que l'amour ne soit la seule et unique raison pour laquelle nous existons et pour laquelle nous devons nous battre... Mais je vous ennue peut-être.

Elle fait mine de se lever. Affolé à l'idée qu'elle parte si vite, Eric la retient, un peu brutalement peut-être. Elle se fige.

—Non, ne partez pas. Vous ne m'ennuyez pas. Au contraire, vos propos m'enchangent.

Elle se rassoit, passe sa main dans ses cheveux, un peu tremblante.

—Je vous ai fait peur, constate-t-il avec amertume.

—Pas du tout. Vous m'avez surprise.

—Comment vous appelez-vous ?

Elle grimace.

—Joséphine.

—Joséphine... J'aime ce nom, murmure-t-il.

—Vraiment ?

—Oui, je le trouve charmant. J'aime aussi vos yeux...votre sourire, dit-il en se rapprochant d'elle.

Un peu gênée, elle s'écarte et plaisante.

—Vous vous fourvoyez, monsieur...

—Eric.

—D'accord... Eric. Rappelez-vous : du désir, rien que du désir ! L'amour est l'étiquette qu'on appose sur nos envies coupables.

—J'ai dit cela, moi ?

—En d'autres termes, mais oui.

—Oubliez ce discours stupide. Je racontais n'importe quoi.

Un bouquet de rose fait irruption entre eux. « Une rose, monsieur, pour la dame ? » bafouille le vendeur de romantisme.

« Quel beau parleur ! Je t'en foutrais moi des génétiquement pas capable d'aimer ! Sitôt le dos tourné, le voilà qui se pâme d'amour. » Folle de rage, Isabelle presse le bouton du quinzième étage. L'ascenseur s'élève. Le temps de compter jusqu'à vingt et la porte s'ouvre. Dans le hall de réception, une secrétaire tape à l'ordinateur derrière un comptoir.

—Bonjour, lance Isabelle un peu trop nerveusement, j'ai rendez-vous avec monsieur Dechas !

—Pour le projet publicitaire ?

—C'est cela.

—Veuillez vous asseoir.

« Calme-toi. Pourquoi tu t'énerves comme ça ? s'apostrophe-t-elle. Eric est ton ami. Il est libre de draguer qui il veut. Qu'il aille donc tâter de l'amour, lui qui n'y entend rien. Peut-être gagnera-t-il un peu en maturité ! »

« Bonjour, j'ai rendez-vous avec monsieur Dechas », fait une voix masculine. « Pour le projet publicitaire ? » « Oui. » « Veuillez vous asseoir. »

Isabelle tique. « Quoi, un concurrent ? s'exclame-t-elle in petto. Qu'est-ce que c'est cette histoire ? » Elle se met à loucher sur le nouvel arrivant qui vient s'asseoir en face d'elle. C'est un homme d'une quarantaine d'année, plutôt séduisant dans son genre, avec un dossier épais comme une bible sous le bras et une dégainé de tueur. Isabelle ne peut s'empêcher de remarquer le bon goût de sa mise à la fois élégante et décontractée, la mèche savamment effilée tombant sur son front haut, les mains musclées et

nerveuses, la légère crispation des mâchoires due à la concentration plus qu'à l'anxiété. « Si Dechas reçois ce gars-là avant moi, je suis fichue ! » se dit-elle, pessimiste.

A peine a-t-elle émis cette pensée que l'homme lève les yeux sur elle et lui adresse un clin d'œil.

Mauvaise idée.

Isabelle lui renvoie aussitôt un sourire carnassier. Ce mec ne va pas s'en tirer comme ça. Eric a raison : les hommes sont des prédateurs, égoïstes et individualistes, et elle compte bien leur donner une bonne leçon !

D'un geste lent, ostentatoire, Isabelle se tourne sur le côté et croise ses longues jambes. Sa jupe se relève, dévoilant le haut des ses cuisses, attirant le regard de l'homme.

Si une petite voix lui souffle qu'elle s'égare, elle ne l'entend pas. La revanche est trop belle.

—Je peux m'installer à côté de vous ?

Joséphine acquiesce, le nez dans la rose qu'elle tient du bout des doigts.

—J'aime les fleurs, dit-elle, elles expriment tant de choses.

—Que faites-vous dans la vie, Joséphine ?

—Je m'efforce d'aimer. Je dois avoir des gènes extra-terrestres, ajouta-t-elle, malicieuse.

—Tirons un trait sur ce que j'ai dit et repartons à zéro.

—Vous le pensiez pourtant, ne le niez pas.

—Peut-être. Sur l'instant. Mais plus maintenant.

Eric lui prend la main, l'attire à lui. Ils restent ainsi un long moment, en écoute de l'autre. Puis, comme à regret, Joséphine se libère. Elle attrape la note, hésite, inscrit un numéro et s'enfuit avant qu'Eric puisse la retenir. Il la regrette déjà. Son parfum flotte encore dans l'air. Il le hume avec délice. Ses yeux tombent sur la note. 10 chiffres griffonnés à la hâte : un numéro

de téléphone. Eric sourit. Lentement, ses doigts se referment sur le morceau de papier.

La porte s'ouvre. Isabelle pénètre dans la cabine de l'ascenseur, suivie de son séduisant concurrent. Aussitôt, celui-ci s'abîme dans la contemplation du plafond. Isabelle jubile.

—Ces rendez-vous annulés ! C'est vraiment pénible, vous ne trouvez pas ?

L'interpellé se racle la gorge, manifestement intimidé. « Parfait ! se dit-elle. Il est mûr. »

—Nous sommes destinés à nous revoir puisque nous sommes sur la même affaire, lui souffle-t-elle.

—Euh... Oui, sans doute.

—Je peux connaître votre nom ?

Il ne répond pas tout de suite. Isabelle met son hésitation sur le compte de l'émotion et sourit de plus belle.

—Allons, vous pouvez me le dire. Je vous promets de ne le répéter à personne, plaisanta-t-elle.

—Maxime Lebrun, je travaille pour Orion Communication.

Isabelle accuse le coup.

—Oh ! Excellente boîte. Je ne savais pas que vous faisiez dans le bas de gamme. Je veux dire, Dechas and Co., c'est du menu fretin pour vous ! Nous pourrions peut-être aller boire un verre pour en parler.

Isabelle a un petit rire mondain, qui s'évanouit aussitôt. Maxime Lebrun ne manifeste aucune gaité, pas un sourire, rien.

—Difficilement. Je suis pressé, lâche-t-il.

—Très bien, alors un verre pour ne pas en parler !

Il grimace, puis secoue la tête.

—Non, désolé.

La porte de l'ascenseur s'ouvre. Maxime Lebrun se redresse, s'avance. Une rage soudaine envahit Isabelle. Elle attrape sa cravate et lui susurre :

—Vous ne pouvez pas partir comme ça. Vous me plaisez, je vous plais, nous sommes dans la ville de l'amour... profitons-en !

Maxime Lebrun plante son regard dans le sien et, d'un ton parfaitement maîtrisé, prononce ces quelques mots : « Non, vraiment, sans façon. » et la plante là.

« Au souvenir des mots que je n'ai pu te dire
Quand frémissante d'émoi et de désir
Ô femme, embellie d'amour, enrichie de partage

Tu me laissas deviner les secrets de ton... Bon sang, une rime en age ! »

Eric en est là de ses rêveries lyriques quand survient Isabelle. Elle tire une chaise, s'y laisse tomber et appelle le serveur d'un claquement de doigts sonore.

—Une bière, commande-t-elle.

Eric l'examine, interdit.

—Ton rendez-vous ne s'est pas bien passé ? demande-t-il.

—Oh, si ! On ne peut mieux.

—Ah, tu me rassures.

—Et toi, quoi de neuf ?

—Oh moi, ben... rien. Le train-train.

Isabelle lui lance un regard incendiaire.

—Le train-train, vraiment ? Il ne s'est rien passé de spécial pendant mon absence ?

—Euh... non, dit Eric, circonspect.

Isabelle regarde autour d'elle avec l'air de vouloir mordre.

—C'est tout de même incroyable qu'un ami de plus de dix ans, un ami en qui j'ai entièrement confiance soit capable de me mentir comme ça, s'emporte-t-elle. Comment oses-tu me faire ça ?

—Mais, quoi ? Qu'est-ce que j'ai fait ? crie Eric, emporté malgré lui par la violence d'Isabelle.

—Qu'est-ce que tu as fait ? Qu'est-ce que tu as fait ? répéta-t-elle, hors d'elle. Mais tu... tu...

Tout à coup, Isabelle se tait, abasourdie par les mots qu'elle vient de retenir, terrifiée par l'évidence qui s'impose à elle. Une main sur la bouche, elle regarde Eric. Et soudain :

—Oh, c'est si ridicule tout ça, soupire-t-elle, les larmes aux yeux. Evidemment, tu ne peux pas comprendre. Comment le pourrais-tu ? Je ne l'avais pas compris moi-même.

—De quoi tu parles ? murmura Eric, bouleversé malgré lui.

—Quand j'ai vu cette femme tout à l'heure, quand je t'ai vu la contempler comme jamais tu n'as contemplé personne, j'ai compris combien je t'aimais.

Isabelle secoue la tête, en souriant.

—Combien de fois t'ai-je répété que tu étais égoïste ? Je ne le pensais pas. Toutes les fois où je t'ai dit que je t'aimais, je le pensais, Eric. Chaque moment avec toi furent des moments de bonheur, et personne ne peut se targuer de m'en avoir fait vivre de meilleurs. Tu es celui qui me redonne confiance. Tu es celui qui me soutient, qui me transporte. De ce que nous partageons, je tire ma force.

Figé, Eric regarde son amie comme s'il la voyait pour la première fois. Isabelle a un sourire amer.

—Je suis désolée, dit-elle. Je suis vraiment désolée. Je ne voulais pas... Il est sans doute trop tard, bien trop tard pour nous. Mais si j'avais la chance d'être une inconnue, si par un hasard mystérieux on venait juste de se rencontrer, voilà ce que je ferais.

Isabelle sort un stylo et un papier, marque son numéro de téléphone et s'en va sans plus un mot.

La terrasse s'est vidée, le trafic s'est ralenti. Dans ce calme apparent, seuls les appels stridents des hirondelles dominant. Les yeux fixés sur l'écriture ample d'Isabelle, Eric caresse le papier du bout des doigts. Les chiffres dansent devant ses yeux, s'embrouillent, se confondent, et ce numéro qu'il connaît pourtant si bien, il lui semble le voir pour la première fois. Alors, après une seconde d'hésitation, Eric referme la main dessus.

Mai 1996